

# FRANÇAIS-PHILO

*Synthèse n°2 sur Lorenzaccio*

*TD sur la dissertation*



SYNTHÈSE N°2  
SUR LORENZACCIO

L'amour-propre



# INTRODUCTION

- La pression qui s'exerce sur le personnage principal de la pièce est énorme. Il doit agir en permanence à l'inverse de ses convictions, et cela crée chez lui un **conflit intérieur**.
- Il doit en effet **accepter cette mauvaise image** que les autres ont de lui, et il est tenté plus d'une fois de faire quelque chose pour y **remédier**. Cela le place dans une situation où il est à deux doigts d'**abandonner**, de renoncer à son plan.
- **Le poids de l'opinion publique**
- **La frustration**
- **La paralysie**



J.L. CEROME - MDCCCLX



Diogène de Sinope





Diogène de Sinope





Diogène de Sinope





Diogène de Sinope



# 1. LE POIDS DE L'OPINION PUBLIQUE

- Lorenzo manifeste à plusieurs reprises à quel point il est **difficile pour lui de jouer un rôle** qui ne lui correspond pas. Il fait semblant d'être lâche devant le duc, de s'évanouir à la vue d'une épée, mais quand son oncle Bindo lui parle de ce comportement, il le confirme du bout des lèvres et change rapidement de sujet : « *L'histoire est vraie : je me suis évanoui. Bonjour, Venturi. À quel taux sont vos marchandises ?* » (II, 4).



# 1. LE POIDS DE L'OPINION PUBLIQUE

- Il faut dire que **personne ne se gêne pour lui dire ce qu'il pense de lui**, en particulier Pierre Strozzi : « *Quand donc fermerez-vous votre porte à ce misérable ?* » (II, 5). Dans la scène où Lorenzaccio entraîne ses voisins à entendre des bruits de lutte dans sa chambre, il régurgite ces qualificatifs qui lui sont littéralement restés en travers de la gorge : « *Lâche, lâche – ruffian* », c'est-à-dire *souteneur, entremetteur* (III, 1) Son sentiment de culpabilité s'exprime ici : « *Pour plaire à mon cousin, il fallait arriver à lui porté par les larmes des familles ; (...) Ce que je suis devenu à cause de cela, n'en parlons pas.* » (III, 3).



# 1. LE POIDS DE L'OPINION PUBLIQUE

- Ce qui le chagrine plus que tout, c'est quand on le juge corrompu, mais qu'**on ne s'en choque pas** : *« les mères pauvres soulèvent honteusement le voile de leurs filles quand je m'arrête au seuil de leurs portes »* (III, 3) ; il a le sentiment d'avoir trop efficacement dégradé les mœurs de sa ville. **L'impunité** dont il jouit est encore plus dure à supporter que la culpabilité de ses mauvaises actions : *« s'il me prenait envie d'entrer chez eux, (...), et de poignarder leur fils aîné au milieu d'eux, Il n'y aurait pas un couteau de levé sur moi. »* (III, 3).



# 1. LE POIDS DE L'OPINION PUBLIQUE

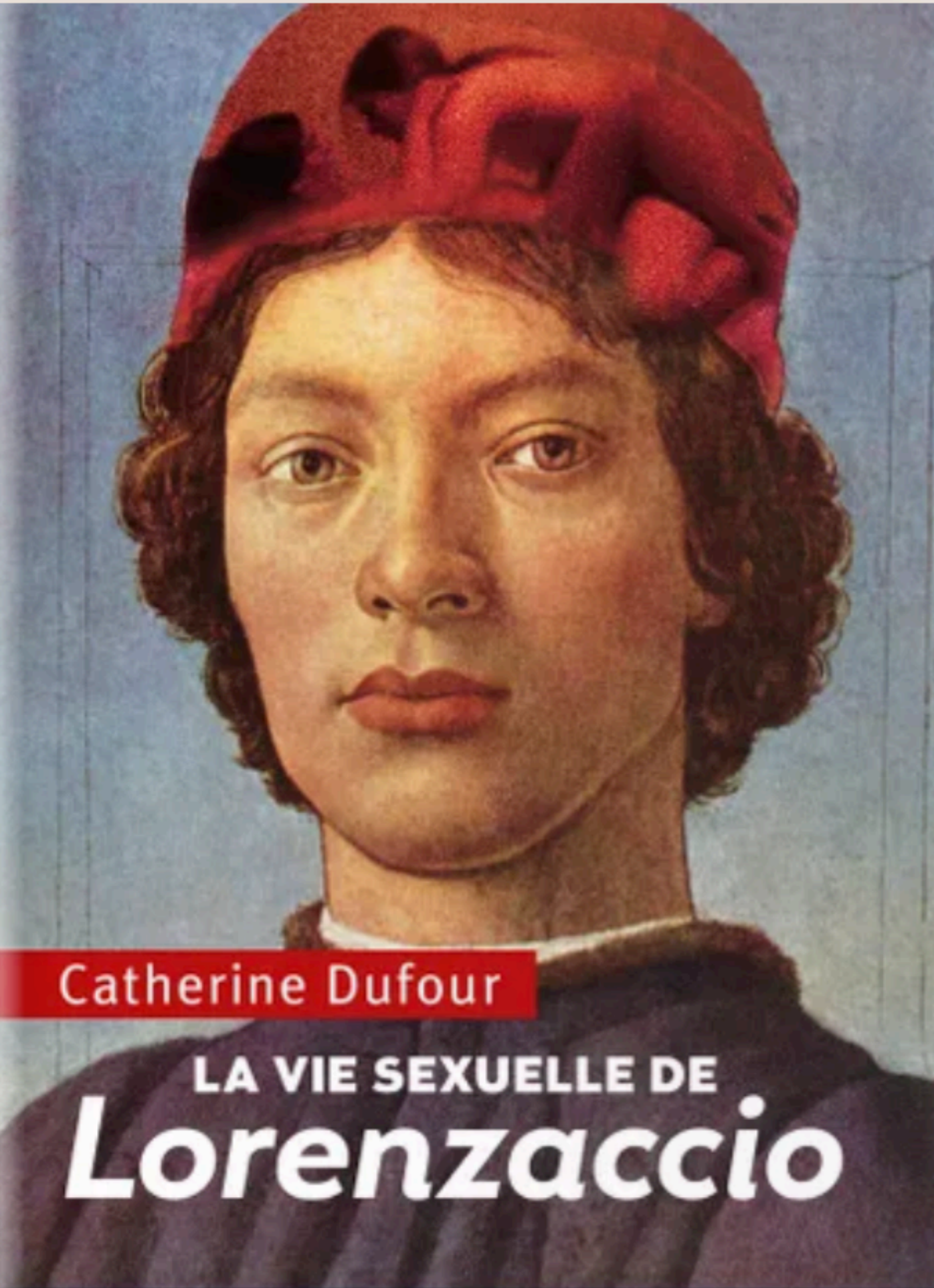
- Et ce qui constitue une cruelle ironie, Lorenzaccio est **détesté par ceux-là même pour qui il travaille en secret** : « *Voilà assez longtemps, vois-tu, que les républicains me couvrent de boue et d'infamie (...) J'en ai assez de me voir conspué par des lâches sans nom qui m'accablent d'injures pour se dispenser de m'assommer, comme ils le devraient.* » (III, 3). Leurs préjugés le concernant l'empêchent de le croire quand il leur révèle ses plans : « *Peut-être que j'ai tort de leur dire que c'est moi qui tuerai Alexandre, car tout le monde refuse de me croire.* » (IV, 7).



# 1. LE POIDS DE L'OPINION PUBLIQUE

- Mais le comble de la douleur est atteint lorsque le jeune homme découvre que sa mère meurt de chagrin, comme elle l'annonce elle-même : « *il est assez cruel pour une mère de ne pouvoir parler de son fils.(...) Quand serai-je là ? (Elle frappe la terre.)* » (I, 6) ; « *tout ce que je vois m'entraîne vers la tombe.* » (III, 4). Et Lorenzo en a pris conscience avant que cela ne se produise : « *Ma mère est malade ?* » (IV, 5) ; « *Que ma mère mourût de tout cela, voilà ce qui pourrait arriver.* » (IV, 9). Aussi n'est-ce pas une surprise quand la nouvelle lui parvient : « *Voilà une lettre qui m'apprend que ma mère est morte.* » (V, 7).






Catherine Dufour

LA VIE SEXUELLE DE  
**Lorenzaccio**

MILLE • ET • UNE • NUITS

Génie et alcoolique précoce, Musset livre l'essentiel de son oeuvre avant trente ans. Ensuite, il sombre. Son nom n'aurait probablement pas traversé deux siècles si, un beau jour de 1834, il n'avait décidé d'écrire une pièce de théâtre intitulée *Lorenzaccio*.

Faites le test. Demandez autour de vous : « Musset ? » On ne vous répondra pas : « Qui ? » Ni même : « Quel ennui ! », mais : « Lorenzaccio ». Pourquoi un tel succès ? Parce que cette pièce écrite avec du sperme est d'un  érotisme torride. Elle ne parle quasiment que de sexe et, quand elle ne parle pas de sexe, elle parle de sang, de violence, de fantômes au clair de lune et de la douceur de vivre perdue. Catherine Dufour nous emmène sur les traces moites de Lorenzo de Médicis tel que l'a rêvé Musset.



## 2. LA FRUSTRATION

- Face à cette énorme pression, Lorenzo est parfois tenté de renoncer à ce rôle qu'il joue ; **des aveux lui échappent**, partiels ou complets. Il ne peut se montrer totalement cynique face à sa mère et à sa tante : « *Je vous estime, vous et elle. Hors de là, le monde me fait horreur.* » (II, 4). La détresse de sa mère face à ce qu'il est devenu lui arrache presque le dévoilement de ses plans : « *Ma mère, asseyez-vous ce soir à la place où vous étiez cette nuit, et si mon spectre revient, dites-lui qu'il verra bientôt quelque chose qui l'étonnera.* » (II, 4).



## 2. LA FRUSTRATION

- Lorsque le duc remarque sa tante, Lorenzaccio essaie de nier son identité, puis de le **décourager** de tenter de la séduire : « *Cela serait très difficile. C'est une vertu.* » et il s'efforce de ramener le duc vers une autre « *Et la Cibo ?* » (II, 4). Chez les Strozzi, **il félicite Pierre** de son assaut sur Salviati : « *Tu es beau, Pierre ; tu es grand comme la vengeance.* » et il prend à part Thomas pour discuter avec lui, sans doute pour se renseigner sur sa technique d'assassin (II, 5).



## 2. LA FRUSTRATION

- Il essaie à nouveau de révéler indirectement son secret à Philippe Strozzi, « *Si je ne suis pas tel que vous le désirez, que le soleil me tombe sur la tête ! (...) Je vous réponds de tout, si vous quittez Florence* » mais **il en vient carrément aux aveux** par la suite : « – *Toi qui m'as parlé d'une liqueur précieuse dont tu étais le flacon, est-ce là ce que tu renfermes ? – Je suis en effet précieux pour vous, car je tuerai Alexandre* » (III, 3).



## 2. LA FRUSTRATION

- Enfin, alors que le moment de passer à l'acte s'approche, **il renonce à jouer son rôle de corrupteur** vis-à-vis de sa tante : « *N'as-tu pas été flattée ? un amour qui fait l'envie de tant de femmes ! un titre si beau à conquérir, la maîtresse de... Va-t'en, Catherine, va dire à ma mère que je te suis. Sors d'ici. Laisse-moi ! (Catherine sort.)* » (IV, 5).



Lord Byron  
1788-1824









Franz Liszt  
1811-1886











NIKOLAI LUGANSKY

---

LISZT - VALLÉE D'OBERMANN



### 3. LA PARALYSIE

- Mais la pression qui pèse sur ses épaules n'a pas pour seule conséquence de provoquer ses aveux, de lui faire chercher des confidents. Il est dans une situation que l'on pourrait qualifier de **dépression**. Il est désemparé, saisi de doutes ; son trouble est perçu par sa tante : « *Qu'avez-vous ? vous tremblez de la tête aux pieds.* » (II, 4). Il avoue lui-même être en proie aux **idées noires** : « *Je suis rongé d'une tristesse auprès de laquelle la nuit la plus sombre est une lumière éblouissante* » (III, 3).



# 3. LA PARALYSIE

- **Il ne sait plus** si sa résolution est la bonne et le dit à Strozzi : « *Prends-y garde, c'est un démon plus beau que Gabriel. La liberté, la patrie, le bonheur des hommes, tous ces mots résonnent à son approche comme les cordes d'une lyre* » ; « *Philippe, Philippe, prends garde à toi. Tu as soixante ans de vertu sur ta tête grise ; c'est un enjeu trop cher pour le jouer aux dés.* » **Il tient des propos pessimistes** sur la vie et l'humanité en général : « *Je connais la vie, et c'est une vilaine cuisine, sois-en persuadé, ne mets pas la main là-dedans, si tu respectes quelque chose.* » ; « *J'ai vu les hommes tels qu'ils sont, et je me suis dit : Pour qui est-ce donc que je travaille ?* » (III, 3).



### 3. LA PARALYSIE

- Il a aussi l'impression d'avoir déformé son caractère en jouant trop longtemps sous un **masque** qui s'est imprimé sur lui à la longue : « *Il est trop tard – je me suis fait à mon métier. Le vice a été pour moi un vêtement, maintenant il est collé à ma peau. Je suis vraiment un ruffian* » ; cela le fait **douter à la fois de sa nature et de son destin** : « *De quelles entrailles fauves, de quels velus embrassements suis-je donc sorti ? Que m'avait fait cet homme ? (...) Quand j'entrerai dans cette chambre, et que je voudrai tirer mon épée du fourreau, j'ai peur de tirer l'épée flamboyante de l'archange, et de tomber en cendres sur ma proie.* » (IV, 3).



### 3. LA PARALYSIE

- Son action est accomplie, même si elle n'est pas arrivée à son terme, et il se sent **prisonnier des choix qu'il a faits** : « *Je puis délibérer et choisir, mais non revenir sur mes pas quand j'ai choisi. (...) Quel borbier doit donc être l'espèce humaine qui se rue ainsi dans les tavernes avec des lèvres affamées de débauche, quand moi, qui n'ai voulu prendre qu'un masque pareil à leurs visages, et qui ai été aux mauvais lieux avec une résolution inébranlable de rester pur sous mes vêtements souillés, je ne puis ni me retrouver moi-même, ni laver mes mains, même avec du sang !* » (IV, 5).



### 3. LA PARALYSIE

- Quelques minutes avant de passer à l'acte, il est **désorienté**, déboussolé : « – *Allons, la paix, la paix ! l'heure va venir. – Il faut que j'aïlle dans quelque cabaret ; je ne m'aperçois pas que je prends du froid, et je viderai un flacon. – Non ; je ne veux pas boire. Où diable vais-je donc ? les cabarets sont fermés.* ». Les dés sont jetés, en quelque sorte, et son projet lui échappe ; il ne peut en particulier pas s'en servir pour réparer les dégâts qu'il a causés sur son image auprès de sa mère : « *que ma mère mourût de tout cela, ce serait triste. – Et quand je lui aurais dit mon projet, qu'aurais-je pu y faire ? au lieu de la consoler, cela lui aurait fait dire : Crime ! Crime ! jusqu'à son dernier soupir !* » (IV, 9).



### 3. LA PARALYSIE

- Lorsqu'il est enfin dégagé de ce poids de préoccupations et d'angoisse, il a cette exclamation curieuse : « *Respire, respire, cœur navré de joie !* » (IV, 11) ; c'est un oxymore, car *navré* veut dire *chagriné*, et c'est l'inverse de la joie. Il est à la fois dégagé de ce souci, mais il reste blessé par l'effort qu'il a dû faire (étymologiquement, *navrer* veut dire *blessier*). Il a une autre expression ambiguë lorsqu'il dit « *je suis plus creux et plus vide qu'une statue de fer blanc.* » (V, 7)



*Le Père tranquille* (René Clément 1944)





LES FILMS CORONA 55, Champs-Élysées présentent:

Noël - Noël

DANS

LE  
PÈRE  
TRANQUILLE



gn-gn.  
46







Le vrai « père tranquille » : Jean-Ernest Kempich



# CONCLUSION

- Le personnage principal de la pièce est donc **divisé**, déchiré entre son idéalisme et la sinistre comédie qu'il doit jouer publiquement. À plusieurs reprises **il essaie de se justifier**, de partager ses sentiments profonds, mais il s'aperçoit bientôt que **sa réputation est faite**, et qu'il n'aura aucune gratitude à attendre de ceux même à qui il sacrifie sa vie.
- Face à de semblables choix, le personnage d'Édouard Martin dans le film de René Clément *Le Père tranquille* (1944) obtient un résultat moins désastreux. Chef d'entreprise en apparence falot et timoré, cet homme est en réalité le chef d'un important réseau de résistance aux Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais après avoir longtemps joué un rôle, il finit par être reconnu pour son action.



TD SUR LA  
REFORMULATION



# SUJETS

1. Je ne jurerais pourtant pas que cela fût vrai, mais je le tiens pour vrai, parce qu'il me fait plaisir à croire.  
(Fontenelle)
2. On est bien prêt de tout croire, quand on ne croit à rien.  
(Chateaubriand)
3. L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas (Boileau)
4. Le secret d'une autorité, quelle qu'elle soit, tient à la rigueur inflexible avec laquelle elle persuade les gens qu'ils sont coupables. (Raoul Vaneigem)
5. La leçon des faits n'instruit pas l'homme prisonnier d'une croyance ou d'une formule. (Gustave Le Bon)